

Cédric Noël

Too many rooms, too many views at the Eden Hotel

Regards croisés sur un territoire empreint par la fabrication d'un cerveau



Too many rooms, too many views at the Eden Hotel se propose d'interroger la relation d'un territoire particulier – celui du quartier Sécheron de Genève – avec le projet de création d'une Intelligence Artificielle qu'il accueille, au sein d'un campus dédié aux biotechnologies. Cette recherche scientifique de pointe, intitulée Human Brain Project, constitue donc le cœur – si l'on peut dire – d'une recherche artistique menée par Cédric Noël.

Si l'artiste en est l'initiateur, le projet a néanmoins été conçu comme un exercice multidisciplinaire et collectif. Comme l'indique son sous-titre, il est en effet question de « regards croisés », d'une vision kaléidoscopique sur la relation entre cet écosystème et cette vie artificielle. Il s'agissait à l'origine de recueillir les regards de sept chercheurs et chercheuses, à savoir Raymond Balau, Anaïs Chabeur, Laure Cottin Stefanelli, Pauline Hatzigeorgiou (en remplacement de Benoît Dusart), Mira Sanders, Joachim Olender et Cédric Noël lui-même, dont les compétences respectives dans les domaines de l'architecture, de l'art, de l'édition, etc. auraient permis de saisir cette réalité complexe. Le premier axe de la recherche a consisté dans l'examen et la critique des représentations de nos relations à l'IA. À travers des workshops organisés à La Cambre et à l'Académie royale des Beaux-Arts (ArBA), les étudiants et étudiantes ont fait de l'analyse d'image, cherché des typologies, examiné les récits qui entourent l'existence du cerveau synthétique, que ce soit à travers les films,

internet, la presse, les publications scientifiques, etc.

Le second axe est ancré dans l'espace urbain. Il prend pour appui l'Hôtel Eden, établissement genevois qui donne son nom au projet. Sa situation en face du campus constituait, aux yeux de Cédric Noël, un lieu privilégié pour mener l'enquête, à la fois en tant que point de vue et position de retrait, mais aussi microcosme servant de métonymie au projet cérébral voisin.

Or, le projet *Too many rooms...* a subi de plein fouet les conséquences de la crise sanitaire. Sa dimension collective a été rapidement empêchée par l'isolement forcé de chacun et chacune ; l'inspiration au contact du terrain et la recherche à même le territoire ont été rendues impossibles par l'interdiction de déplacement ; la spontanéité requise a été découragée par l'incertitude ; et l'espoir de rencontrer et interviewer sur place les scientifiques du campus ont été réduits à néant par la généralisation du télétravail.

Malgré ces empêchements, les artistes ont pu participer à l'exposition *Risquons-Tout* au Wiels, en 2020-2021, au cours de laquelle ils ont déployé un certain état de la recherche, notamment à travers une architecture virtuelle conçue en collaboration avec le Fieldstation Studio, permettant de visualiser la masse des documents réunis jusque-là. Cette masse de données devrait faire bientôt l'objet d'une édition ou d'un film conçus par Cédric Noël et Mira Sanders.

(A/R) Le projet a été conçu à votre initiative, mais en visant une forme collective ou du moins collaborative. Comment vous êtes-vous entouré ?

(C.N.) Il s'agit d'un collectif constitué d'amis, de connaissances, de personnes ayant des expertises diverses nécessaires à ce projet aux multiples couches. En effet, à l'écriture du projet, je me suis rendu compte assez vite que je voulais traiter de beaucoup de choses : la dimension scientifique (la traduction digitale d'un cerveau humain), urbanistique (Genève, son territoire, ses réseaux), philosophico-historique (la question de l'artificialité et les références à l'histoire de l'art), géopolitique, etc. Il y avait quelque chose de roboratif dans ce sujet, mais aussi comme la boîte de Pandore : une fois qu'elle était ouverte, beaucoup de choses en sortaient, difficiles à capter. Je ne voulais pas me perdre là-dedans, je n'étais pas prêt à y passer dix ans. Donc je suis allé chercher cette expertise autour de moi. Comme le FRArt suppose une relation à une école d'art, j'ai regardé du côté de mes collègues à La Cambre. J'ai fait la proposition à Raymond Balau, qui travaillait avec moi dans l'atelier Espace urbain et qui écrit sur l'architecture. Je me suis adressé à Joachim Olender, un réalisateur que je connais très bien et avec qui j'avais le désir de travailler. Il travaille beaucoup sur la nature de l'image, non seulement l'image cinématographique mais aussi l'image virtuelle, sur la digitalisation, etc., et cela avec un bagage littéraire et philosophique solide. Il y a aussi Mira Sanders, qui est artiste et avec qui je travaille depuis longtemps. Elle a une grande expérience de l'espace public, à travers des captations graphiques de formes et d'informations. Sa sensibilité aux espaces, sa capacité à produire des traductions poétiques du terrain me touche. J'ai invité Anaïs Chabeur, une ancienne étudiante qui est plasticienne, pour apporter sa sensibilité aux phénomènes d'apparition, aux fantômes, au féminisme. Laure Cottin Stefanelli nous a également rejoints. C'est quelqu'un qui a un travail orienté vers les limites du corps ou entre les corps. Benoît Dusart, commissaire d'exposition et critique d'art, s'était engagé dans le projet mais n'a finalement pas travaillé avec nous pour des raisons d'emploi du temps, et c'est finalement Pauline Hatzigeorgiou qui l'a remplacé. Elle a amené sa qualité d'historienne de l'art et ses connaissances dans l'art des systèmes.

(A/R) Malgré cette dimension collaborative du projet, il était question de commencer les choses à deux, avec Mira Sanders, dans une première étape de la recherche plutôt théorique, notamment en bibliothèque.

(C.N.) Oui, l'idée c'était de ne pas convoquer le groupe tout de suite, mais d'abord de débroussailler le terrain. Avec Mira on a travaillé sur les questions de représentation de l'Intelligence Artificielle (IA). J'avais le sentiment qu'il fallait d'abord explorer et évacuer toute une série de clichés. En me documentant avant l'écriture du projet, j'avais repéré assez vite que les illustrations d'articles scientifiques passaient par des situations cinématographiques, *Blade Runner*, *Terminator*, des choses de ce genre. Ou alors des images de synthèse alléchantes, hyper colorées et lumineuses, du cerveau. Toutes ces images posaient problème et je voulais qu'on mette ça de côté. On a donc imaginé un format workshop avec des étudiants de La Cambre et de l'Académie royale des Beaux-Arts (ArBA), en mettant en lien les deux écoles. On a fait de l'analyse d'image, notamment en étudiant comment certains secteurs de la recherche communiquent au grand public sur ces questions de l'IA. On a repéré une série de typologies, de formes, des récurrences, etc. Les étudiants ont pu se saisir de ces images, des notions qui se cachaient derrière ces images. Il y a eu quelques extrapolations performatives, aussi.

(A/R) Comment s'est faite la collecte des images ? Sur un mode intuitif, chacun et chacune apportant ses propres représentations ?

(C.N.) Oui, c'était de cet ordre. Les workshops étaient assez courts, en fait. Il s'agissait de constituer collectivement un répertoire de représentations de l'Intelligence Artificielle, en allant sur Internet ou en bibliothèque, à l'ULB essentiellement, pour consulter les articles scientifiques. Au final, une série de posters a été éditée à partir d'associations d'images. Une édition a également été produite. Elle devait être diffusée mais le Covid est arrivé... Elle se trouve toujours dans des caisses à l'ArBA. Nous avons communiqué au groupe ces recherches sur la représentation de l'IA dans l'espace médiatique, en particulier lors d'une journée de séminaire au Bac Art Lab à Louvain en décembre 2019.

(A/R) Le titre du projet de recherche s'inspire d'un lieu réel, l'hôtel Eden, situé en face du campus Biotech où est développé le Human Brain Project (HBP). Comment avez-vous pris connaissance de cet hôtel et qu'est-ce qui vous a attiré vers lui ?

(C.N.) L'hôtel, je l'ai découvert à distance. J'ai d'abord flâné sur Google Street View, j'ai beaucoup fouillé les alentours du Campus Biotech, le quartier Sécheron de Genève, Genève et les alentours. L'hôtel est arrivé pendant cette période où on cherche des choses, on ne sait pas très bien quoi mais on observe. En tournant autour du campus, je suis souvent tombé sur cet hôtel. Je butais sur quelque chose, et c'était évidemment son nom. L'association entre ce nom et le sujet de recherche pouvait être utile de plusieurs façons. D'abord, c'est un terme qui a du potentiel. Peu usité à ma connaissance – sauf dans l'hôtellerie, les spas, etc. – on devine vaguement à quoi ça renvoie. Il y a cette dimension biblique nettoyée et en même temps supérieure. La dimension hôtelière m'intéressait aussi dans son association au collectif, au projet de résidence prévu avec le groupe de recherche. L'hôtel était un lieu d'accueil. Je me suis aussi focalisé sur ce lieu parce qu'au début de la recherche, je ne savais pas si on pourrait rentrer dans les laboratoires. Ça relevait d'une stratégie de repli, au cas où on aurait essuyé un refus. Une manière de prendre position pour pouvoir travailler quoi qu'il arrive. Et puis, tout ce qui était aux alentours, dans le quartier Sécheron et au-delà, commençait à éveiller ma curiosité : les références à Paul Otlet, Mary Shelley, Le Corbusier, John Milton, Robert Cailliau, Jorge Luis Borges, etc. Je détectais des histoires d'artificialité et de cerveau résolument ancrées dans ce territoire. Quelque part, cette stratégie de retrait a créé beaucoup de liens. Ça m'a donné une forme d'assurance quand je me suis adressé aux personnes du laboratoire.

(A/R) Justement, à qui vous êtes-vous adressé ? Au Human Brain Project en général ou à des scientifiques en particulier ?

(C.N.) Je me suis d'abord adressé à leur service communication-médiation. La réponse a tardé, mais le « oui » a fini par arriver. Pour l'anecdote, quand on est parti la première fois en repérage avec Anaïs Chabeur, on n'avait pas encore de permission. C'est seulement à l'aéroport de Bruxelles que j'ai reçu un email confirmant qu'on serait bien reçu... Il semblerait que je sois tombé sur la mauvaise interlocutrice au départ. Le Human Brain Project est financé par de l'argent public européen, cela fait partie de leurs missions d'informer sur ce qu'ils font, etc. Il faut dire aussi que, grâce à la subvention du FRArt et le soutien du FNRS, ça a été beaucoup plus facile de les convaincre de nous rencontrer. On ne savait pas s'ils allaient nous ouvrir les lieux. Mais ils ont vu qu'on était sérieux et informés sur ce

qui s'y passait. Au final, on a pu discuter avec beaucoup de gens, on a reçu des badges, on pouvait entrer et sortir comme on voulait.

(A/R) Qu'est-ce que vous avez fait dans ces bâtiments ? Il s'agissait essentiellement d'entretiens ou avez-vous pris des images, enregistré les lieux ?

(C.N.) On a fait des rencontres ; on a collecté des informations, vérifié si les nôtres étaient correctes ; on a fait des repérages ; on a interrogé la technique de traduction du biologique vers le numérique. On était prêts. Les contacts étaient bons, les questions étaient posées. Du type : existe-t-il une forme d'intelligence, de conscience de soi dans les simulations ? Tout ce travail préparatoire était prévu justement pour y retourner et faire des entretiens avec le matériel adéquat. On a fait un dernier voyage préparatoire en février 2020, juste avant que tout le monde soit invité à rester chez soi en confinement...

(A/R) Concrètement, quelles rencontres et observations avez-vous faites ?

(C.N.) On a rencontré de nombreux scientifiques. On a pu observer leurs méthodes de travail et leur matériel, on a pu leur poser des questions de fond. Nos regards et nos questions les intéressaient. Ils rencontraient tout à coup des gens qui leur permettaient de prendre du recul sur ce qu'ils faisaient. Il y avait beaucoup d'enthousiasme. Très vite, on leur a dit que leur travail devait intéresser les artistes, on leur a demandé pourquoi ils n'avaient pas mis des artistes dans leurs laboratoires. Il y a déjà des designers graphiques, des gens qui travaillent la représentation à partir de référents que nous avons détecté dans la première phase de notre recherche, le cinéma de SF, le jeu vidéo. D'ailleurs, quelqu'un chargé de la modélisation avait auparavant travaillé sur *Toy Story*... Nous, en tant qu'artistes et auteurs, on trouvait normal d'être là. Nous apportons des références différentes, une approche transversale. On a rencontré le directeur du Campus, fan de bande dessinée et auteur. C'était très drôle, parce que tout le monde commençait à nous parler de leurs affinités avec les arts plastiques, le cinéma, l'architecture, la musique... On a aussi rencontré le co-directeur du Blue Brain Project, Felix Schürmann, qui est venu spécialement pour nous toute une matinée. Il nous a fait une longue présentation. C'était super. Il semblait intéressé par notre présence et les possibilités que nous offrions d'ouvrir leurs recherches à l'art.

(A/R) Quelles nouvelles pistes ou réflexions avez-vous pu tirer de cette première étape, même interrompue ?

(C.N.) Il faut peut-être remonter aux sources du projet. Le Human Brain Project est né à la suite du Blue Brain Project, un projet suisse imaginé par Henry Markram, qui est considéré comme un génie par quelques-uns de ses collaborateurs. L'objectif de ce projet consistait à cartographier et simuler le cerveau d'un rat et celui d'une souris, ce qui a été fait. Le HBP fut l'un des deux « FET Flagships », c'est-à-dire un phare de la recherche européenne soutenu par l'Union à hauteur d'un milliard d'euros sur dix ans. Objectif affiché : cartographier et simuler le cerveau humain dans un super-ordinateur. Très vite, des critiques ont fait leurs apparitions dans la communauté scientifique, à juste titre pour des questions de faisabilité et d'intérêt scientifique. Markram a été écarté de sa position et le HBP fut subdivisé en une série de catégories de recherche orientées vers le cerveau. La simulation du cerveau humain existe encore dans le programme, mais elle est reportée à plus long terme. Le rat fonctionne, on l'a observé. Il a un corps digital, comme dans un jeu vidéo : on voit un rat modélisé qui se déplace dans un environnement. Quand ses moustaches ou ses pattes touchent quelque chose, on voit s'activer une série de signaux dans son cerveau. Ce qui m'intéressait personnellement, c'est la rétro-ingénierie, les mécanismes de compréhension du vivant,

le codage, l'écriture du vivant, etc. Comment traduire du biologique en numérique ? Ça a été un long processus pour comprendre comment un programme imite un neurone.

Tout ça nous a menés à une découverte essentielle en termes de territoire. Dans les laboratoires de Biotech, les scientifiques travaillent sur les petites parties du cerveau, mais le super-ordinateur se trouve à Lugano. On nous a informés qu'il y avait un câble enterré qui part de Genève et va jusque-là, où se trouve un grand centre de calcul avec tous les super-ordinateurs que peut comprendre la Suisse... Ce câblage du territoire nous a fait beaucoup fantasmer. Le hardware répandu sur plusieurs centaines de kilomètres. Cela renvoyait à l'idée abstraite d'un cerveau-monde. Et c'est une direction que je veux suivre, faire le voyage entre Genève et Lugano.

(A/R) Dans ce cas-là, il faudra se résoudre à quitter l'hôtel Eden...

(C.N.) Oui. L'hôtel Eden existe encore comme support de la recherche, mais on savait collectivement qu'on allait en sortir un jour. C'était une sorte de base, de sujet partagé. Je n'ai jamais imaginé qu'il reste tel quel. Ce serait contradictoire avec la part d'inattendu inhérente à la recherche. Commencer en un lieu et le quitter.

(A/R) Quelle part de la recherche a été menée dans l'hôtel lui-même ?

(C.N.) On y a fait quelques rencontres, elles aussi avortées... Le directeur nous a généreusement accueilli. Le contact était très bon, il était ravi qu'on s'intéresse à son hôtel. On avait carte blanche pour prendre des photos, filmer, etc. On a eu beaucoup de mal à trouver des informations historiques sur l'hôtel, donc on avait prévu de faire l'entretien de l'ancien directeur, mais ça n'a pas pu se faire... On a tout de même pu réaliser une modélisation en papier du vis-à-vis de l'hôtel et du HBP, une maquette extrêmement précise réalisée en collaboration avec une architecte Jolien De Nijs. Elle a été montrée au Wiels dans le cadre de l'exposition *Risquons-Tout*, entre septembre 2020 et mars 2021.

(A/R) En quoi a consisté cette présentation au Wiels ?

(C.N.) On a décidé de travailler sur trois axes. Dans le premier, chaque intervenant montrait des documents de travail. La recherche en était encore à mi-parcours. Comme il y a plusieurs plasticiens dans le groupe, on avait déjà des formes, des images, des sons, la maquette, etc. On a opéré une sélection, en se concentrant sur des points de coïncidence. La deuxième partie concernait les éléments de recherche enfouis dans nos ordinateurs : des références, des photographies sur place, etc. On a travaillé avec deux architectes qui constituent le groupe Fieldstation Studio, à qui on a demandé de nous aider à développer une sorte d'architecture à travers cette masse de documents invisibilisés dans nos ordinateurs. On a travaillé à l'élaboration d'une intelligence faible, en créant des « chambres » (en référence à l'hôtel), des thématiques, etc. C'est un travail qui doit encore être poursuivi, notamment au niveau des images. Il y avait quelque chose de contemplatif dans ce software, une archive en mouvement, qui danse, c'était assez beau. Mais on a surtout découvert des associations inédites entre des documents. Ça nous a aidés sur nos réflexions pour la suite. J'ai d'ailleurs un livre de photographie en tête qui est né de la production de ce système informatique. Plusieurs associations parmi mes propres images me sont apparues. Ensuite, la troisième partie était discursive. On a fait des invitations à plusieurs personnes : Nicolas Antille, ingénieur biomédical qui a collaboré au HBP ; Milad Doueïhi, chercheur, historien des religions, qui se dit « numéricien par accident », l'artiste Claire Malrieux, nos amis de Fieldstation Studio,

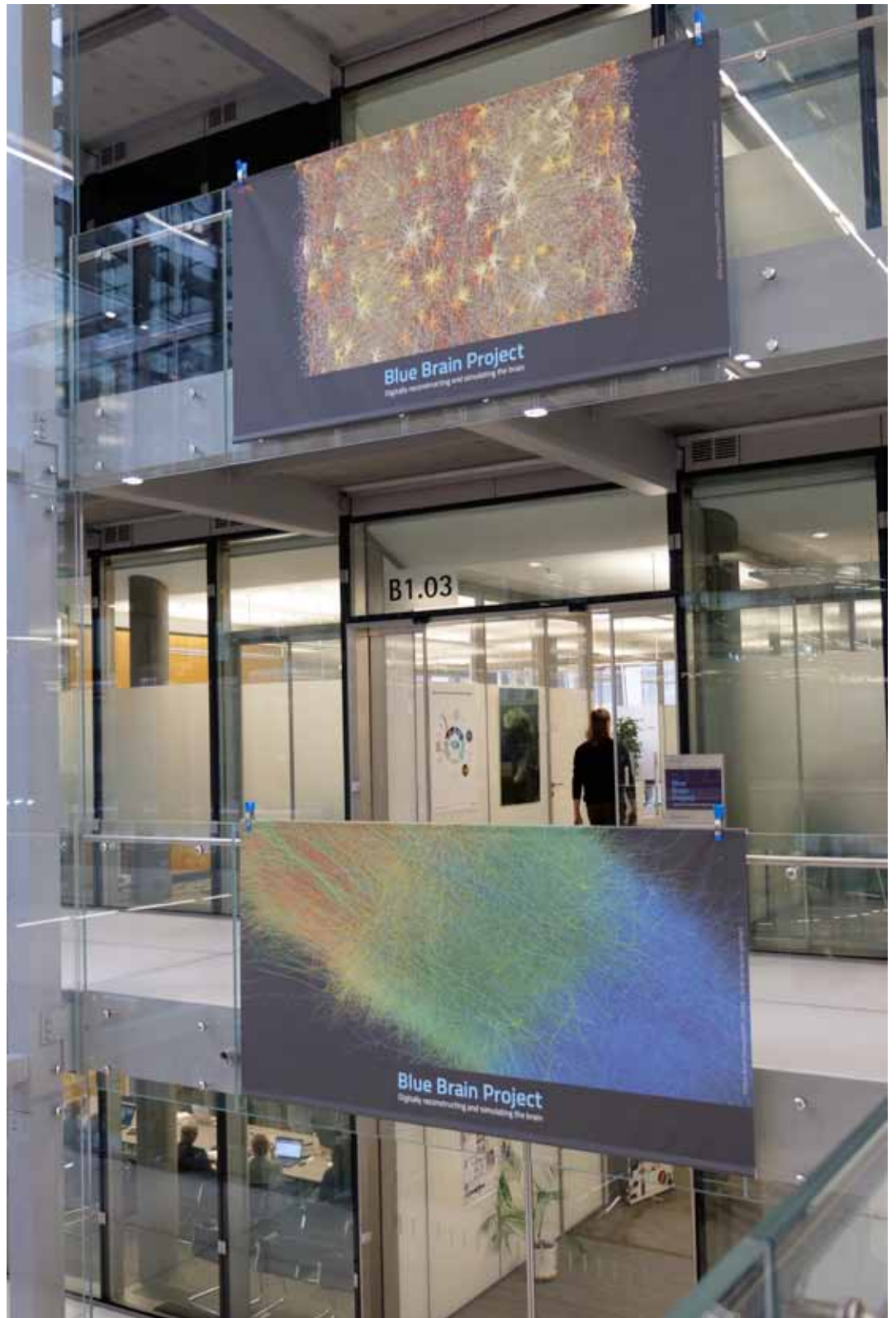


fig. 02

- fig. 01 En page d'ouverture au présent entretien :
L'Hôtel Eden et le Campus Biotech de
Genève, 2019. Crédit photo : Cédric Noël.
- fig. 02 Repérage au Campus Biotech, 2019.
Crédit photo : Anaïs Chabeur.



fig. 03



fig. 04

fig. 03 *Eden Studies*, Open school, dans le cadre de l'exposition *Risquons-tout*, Wiels, 2020. Crédit photo : Laure Cottin Stefanelli.

fig. 04 Vue du séminaire « Entering the Eden Hotel » au Bac Art Lab, Louvain, 2020. Crédit photo : Mira Sanders.



fig. 05

l'anthropologue Emmanuel Grimaud et Marie Lisel praticienne en hypnose. Il était question que ces formes discursives se déploient dans l'espace, que ces archives produisent une dynamique, soient montrés et fassent l'objet de discussion. Mais à cause des mesures Covid, ça n'a pas pu se faire comme nous le voulions.

(A/R) Pendant la préparation de l'exposition, où en était l'état du collectif ?

(C.N.) Tout le monde était là, même si un retrait avait commencé un peu avant, celui de Raymond Balau. Il a pris ses distances, par désintérêt pour les formes publiques... Mais il continuait à travailler de son côté. C'est suite à l'expérience du Wiels que le collectif s'est délité. L'exposition a duré longtemps. Les tables rondes ont été disséminées sur plusieurs mois, mais à cause de la situation sanitaire, on n'a réussi à en faire que deux en présence physique. Pour le reste, c'était chacun chez soi derrière son ordinateur... Je pense qu'on est tous sortis épuisés de cette expérience. Il nous manquait la présence, les échanges, etc. Il y a aussi que la recherche devait se produire sur un an. J'ai pris l'initiative de la prolonger, mais ça a été difficile de relancer la dynamique. Tout le monde s'était engagé pour une année, et commençait naturellement à prendre d'autres directions.

(A/R) Vous avez parlé des rencontres avortées ou reportées. Quel impact a eu la pandémie sur le projet de recherche dans son ensemble et à long terme ?

(C.N.) Le Covid a vraiment fait exploser la matrice du projet tel qu'il était écrit. C'était et ça reste très frustrant, parce que beaucoup de choses n'ont pas pu être faites, n'ont pas pu aboutir. Ça a créé une forme de stress généralisé. Il a fallu sans cesse réécrire le projet en fonction des nouvelles possibilités, ou plutôt des impossibilités. La principale impossibilité, ça a été de se rendre à Genève, ce qui constituait quand même l'essence du projet. Le budget du FRArt consistait principalement à assurer les coûts du voyage et du logement, à se rendre sur place pour faire un maximum d'observations de terrain, aller à la rencontre d'un projet scientifique, d'un réseau. De se confronter sur place à des associations que j'imaginai à distance. Ce travail s'est écroulé.

Sur les cinq premiers mois, on s'est quand même rendu à Genève, on a pris beaucoup de contacts, on avait déjà beaucoup de matière préparatoire à partager. Et cette invitation au Wiels nous a permis justement, une fois le Covid arrivé, de passer du temps à analyser cette matière préparatoire. Ce que l'on n'aurait peut-être pas fait si on était resté dans le processus.

Mais après l'expérience du Wiels, ça a été difficile de rebondir. La situation sanitaire n'avait pas beaucoup changé, en fait. Il était devenu possible de voyager à nouveau, bien sûr, avec les restrictions qu'on connaît encore aujourd'hui, mais à Genève, il n'y avait plus rien qui nous attendait. Le personnel du Human Brain Project, les scientifiques travaillaient tous depuis chez eux. Plus personne ne se trouvait dans les laboratoires. Il y avait un assèchement du terrain, de son potentiel. Il faut également souligner le fait que la recherche avait un côté technique, mais aussi un aspect « festif », qui consistait à aller à Genève avec nos enthousiasmes, rencontrer cette matière collectivement. C'est tellement frustrant. Il y avait l'énergie, des rencontres de qualité, le potentiel, le soutien très important du FRArt, le confort et la confiance... Disposer d'autant de moyens et être autant chahuté, c'est pénible.

(A/R) Outre l'exposition au Wiels, est-ce que vous avez pensé à d'autres formes de restitution publique de la recherche ?

(C.N.) Après le Wiels, on a discuté et on s'est dit qu'on allait travailler sur une publication, utiliser nos premières sensations, nos premières réflexions, comme un premier jet. On en est encore là...

(A/R) Ce projet de publication, est-ce que vous n'avez pas songé à l'assumer seul ?

(C.N.) Oui, effectivement, j'en suis là. Je pense que je dois lâcher du lest et repartir sur un projet plus personnel. D'abord sur un livre de photo, un projet consacré à l'espace urbain. Et puis, avec Mira, sur un projet de film, une fiction autour de ce trajet Genève – Lugano. Il faut qu'on fasse ce voyage, c'est important. Au final, les choses restent encore très ouvertes.